

# H.A. Jaccard: Comment enseigner la géographie?

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **(Der) Schweizer Geograph = (Le) géographe suisse**

Band (Jahr): **8 (1931)**

Heft 6

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-9841>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## H. A. Jaccard: Comment enseigner la géographie?\*)

*Monsieur le Président de l'Association des Sociétés suisses de géographie,*

*Mesdames, Messieurs,*

La Société suisse des Professeurs de géographie vous remercie, par mon organe, pour le grand honneur que vous lui faites en l'appelant à ouvrir aujourd'hui la série de vos conférences. Cet honneur, elle ne l'attribue pas à ses propres mérites, mais peut-être au fait, je suppose, qu'elle a pour mission de communiquer à la génération qui monte le résultat de vos savantes investigations. A vous, Messieurs les membres des sociétés sœurs de Genève, Bâle, Berne, Neuchâtel, St-Gall et Zurich, est dévolue la tâche magnifique et désintéressée d'étudier, de sonder les problèmes de notre « orbis terrarum ».

A nous, maîtres de l'enseignement, la grave responsabilité de mettre à la portée de jeunes intelligences la quintessence de vos recherches et de vos découvertes. C'est à nous de porter ce titre ingrat, souvent décrié, de pédagogues, si proche parent, par l'origine, de celui de pédant. Un paradoxe qui a fait fortune dans notre pays dit: « *Le pédagogue n'aime pas les enfants* ». Ne serait-il pas plus juste d'affirmer que l'enfant est l'ennemi du pédagogue? « Notre ennemi, c'est le maître » affirme le bon Lafontaine. Entendons-nous d'ailleurs: Il y a pédagogue et pédagogue. Pour ma part, je préfère le titre *éducateur* qui ouvre des horizons plus larges et crée une atmosphère plus vivifiante. C'est ce titre qui m'introduira dans mon sujet si vaste, si vaste, que vous ne m'attribuerez pas l'outrecuidance de l'épuiser en trente minutes.

Il s'agit, et j'en demande pardon à mes auditeurs auxquels je n'ai sans doute rien à apprendre, de déterminer, oh, bien superficiellement, quelques-unes des conditions désirables pour réaliser un bon enseignement de la branche qui nous est chère.

Cette importante question n'a pas échappé aux préoccupations des membres les plus éminents de notre association. Il me suffit de citer ici deux travaux remarquables, dont j'aurais pu me contenter de résumer les thèses. C'est d'abord un article de M. le Dr Otto Flückiger, de Zurich, intitulé « *Ziele des Geographieunterrichts an der Mittelschule* » (Buts de l'enseignement géographique dans les écoles moyennes), extrait de « *Lebendige Schule* ». Mais le titre de cette revue n'est-il pas, à lui seul, un véritable programme? Nous y reviendrons.

L'autre travail est aussi d'un vénéré collègue zurichois — c'est de l'est que nous vient la lumière, comme il convient — M. le Prof. Dr Letsch, membre d'honneur de notre société, qui a développé d'une manière approfondie ce programme: *Wesen, Ziele und Gestaltung des*

\*) Ce discours a été prononcé à l'occasion du Jubilé des Sociétés suisses de Géographie de Genève.

*geographischen Unterrichts*, ce que je traduis d'une manière imparfaite « *Objet, buts et forme de l'enseignement géographique* ».

Vous constaterez qu'avec de tels guides, je ne me suis pas lancé dans une « *terra incognita* ».

Toutefois, je me permettrai de ranger mes propres observations sous trois aspects différents :

1. les programmes
2. les maîtres
3. les méthodes.

Les *programmes*, il faut l'avouer, ne sont pas, dans notre petite Romandie, ce qu'on peut trouver de meilleur. Les personnes qui ont eu le privilège d'assister ici même à la 23<sup>e</sup> assemblée de notre société, en octobre dernier, n'ont sûrement pas oublié le magistral exposé de Monsieur le Prof. Burki sur « *Les conditions de l'enseignement de la géographie dans le Canton de Genève* ». Chacun a pu se rendre compte de l'incohérence, pour ne pas dire plus, qui règne dans ce domaine. Et ce qui est vrai de votre enseignement secondaire l'est aussi du nôtre. Pas de vue d'ensemble, pas de coordination dans le plan d'études. A cet égard, nous souffrons, en Suisse, de cet éparpillement des forces, et, sans être un admirateur de l'unification absolue et de la centralisation à outrance, nous estimons qu'il y aurait lieu d'appliquer à nos programmes la méthode française de concentration qui, partant de la géographie locale, étend les connaissances de l'élève sur son propre pays, puis sur l'Europe et les autres continents, et lui donne enfin ces notions indispensables de géographie physique et économique qui lui permettront de faire son chemin dans le monde.

Ici, je vois mes collègues sourire, car je ne saurais me renier moi-même, si je n'affirmais qu'en notre siècle utilitaire, ce n'est pas d'abstractions qu'on se nourrit : « Je vis de bonne soupe et non de beau langage », dit avec infiniment de raison le bonhomme Chrysale. Il s'agit d'armer nos jeunes gens pour la vie. Plus et mieux qu'aucune autre discipline, la géographie doit contribuer à former l'esprit de réflexion, de méthode et de jugement.

Que de lacunes à combler dans les esprits ! M. Francis Delaisi, dans ses « *Contradictions du monde moderne* », s'est amusé à traduire en images fortement colorées ce déséquilibre entre notre vie matérielle et nos idées, ou du moins celles de nos voisins d'outre-Jura. M. Delaisi constate que si chaque Etat, il y a un siècle, pouvait sans grand dommage se passer des autres, aujourd'hui chaque être humain est rattaché au monde entier par des liens innombrables qu'il ignore ou qu'il dédaigne. Le moindre de nos gestes se prolonge par delà les continents. Le café que nous buvons vient du Brésil, le blé de notre pain a mûri au Canada. La tablette de chocolat contient une parcelle d'Afrique ou d'Amérique. Et M. Delaisi conclut : « Après avoir soupé dans un cabaret « caucasien » aux sons d'un jazz-band nègre, M. Durand

(le Français-type) M. Durand rentre chez lui. Il s'endort sous son couvre-pieds (en plumes de canards norvégiens), en rêvant que la France est un grand pays qui se suffit à lui-même et peut faire la nique au reste de l'Univers!»

Faire la nique au reste de l'univers, voilà un rêve périmé. C'est donc *une nouvelle éducation* que réclament les conditions du monde moderne. Grâce aux progrès de l'esprit scientifique et aux découvertes, la terre entière s'est transformée. Il en est résulté cette étroite solidarité économique qui lie toutes les régions de notre globe et qui est le trait le plus important de l'époque actuelle.

Cette inter-dépendance mondiale a pour base l'étude de la géographie. C'est elle qui fait saisir le rapport entre les ressources du globe et le parti que les hommes ont su en tirer. La géographie ne peut se borner à décrire: elle explique, découvre des horizons nouveaux. Herder a résumé notre idéal dans cette superbe définition: « Le géographe cherche à lire la destinée humaine dans le livre de la création ».

Mais, du ciel, nous retombons littéralement sur la terre en constatant l'insuffisance de nos programmes, auxquels font défaut l'enchaînement logique, les vues d'ensemble et la claire vision du but à atteindre.

\* \* \*

Certes les programmes ne sont pas parfaits. Ils ne sont d'ailleurs qu'un squelette qu'il faut habiller. Qui doit s'en charger, sinon *les maîtres*. Tant vaut le maître, tant vaut l'enseignement, c'est un axiome que je crois superflu de justifier ici. Enseigner, a-t-on dit, c'est choisir. Nulle part ce n'est plus vrai qu'en géographie. Où trouver, en effet, pareille abondance de faits, de matériaux, de documents. Plus vaste est la matière, plus il importe de savoir y opérer le classement qui s'impose. Mais que n'exige-t-on pas aujourd'hui d'un maître de géographie? Il faut qu'il connaisse les sciences naturelles, à commencer par la géologie, la botanique, la zoologie, puis les mathématiques, la physique, sans négliger l'histoire, ni l'économie politique!

On comprend, dans ces conditions, que notre collègue, M. le Dr Letsch, ait senti la nécessité, en tout premier lieu, de délimiter le domaine propre dans lequel se meut le géographe. Cette dissertation constitue le premier chapitre intitulé « Die Geographie als Wissenschaft » (La géographie en tant que science) de la brochure dont j'ai parlé plus haut. Je ne saurais ici, faute de temps, entrer dans le détail de ses judicieuses considérations.

Pour enseigner une science aux aspects si multiples, il faut, tout le monde en convient, une préparation spéciale. Cette question a aussi attiré l'attention de notre société qui, en 1912 déjà, l'avait mise à l'ordre du jour de son assemblée à Lausanne. Sous le titre: « *Die Ausbildung des Geographielehrers* » (La formation du maître de géographie), M. le Dr Zollinger, Seminardirektor, Küssnacht, s'efforçait de démon-



trer que les études académiques d'un maître de géographie devaient « sich über eine längere Zeit erstrecken » (s'étendre sur une assez longue durée). On ne saurait mieux dire.

Il me sera permis d'ajouter que cette préparation ne s'arrête pas au terme des études universitaires. Il ne suffit pas d'avoir emmagasiné une fois pour toutes un certain stock de connaissances, pour n'avoir ensuite qu'à le déballer au fur et à mesure des besoins. Il faut au contraire que l'attention du maître soit toujours en éveil sur les faits d'ordre géographique. La science de l'univers nécessite des *lectures* étendues et ininterrompues. Elle devrait être fortifiée par des *voyages d'études* aussi fréquents que possible. C'est à notre bonne mère Helvetia qu'il appartient de mettre à la disposition de notre personnel enseignant les ressources nécessaires à l'accomplissement de ce beau programme! Ajoutons encore que des *cours de vacances*, tels que ceux de la Société suisse des Professeurs de l'enseignement secondaire (Schw. Gymnasiallehrerverein), permettent une heureuse mise au point de connaissances acquises antérieurement. C'est à Berne qu'aura lieu, en octobre 1931, le prochain cours de vacances. D'ores et déjà, nous nous permettons de le recommander chaudement à votre attention.

On exige encore généralement qu'un géographe soit un historien averti qui n'ignore rien des fastes de l'humanité! Et c'est même un préjugé, trop répandu dans notre bon pays, que l'histoire et la géographie sont si indissolublement liées qu'on ne peut concevoir un professeur enseignant l'une sans l'autre. Or il est dit « Nul ne peut servir deux maîtres, ou il aimera l'un et haïra l'autre, ou il servira l'un et méprisera l'autre ». J'ai toujours constaté qu'une des branches fait tort à l'autre et qu'il est rare qu'on puisse être à la fois bon géographe et bon historien.

On a prétendu même que la géographie doit contribuer à l'enseignement de *la langue*. A mon humble avis c'est aller trop loin, et nous n'avons plus affaire, dans ces conditions, à un géographe, mais à une encyclopédie vivante. Cette prétention tendrait à justifier l'opinion qu'en réalité la géographie n'est pas une science en soi, mais une sorte de monstre empruntant ses éléments à toutes les autres disciplines humaines.

La variété, la diversité, l'étendue des connaissances qu'on réclame d'un maître de géographie devraient lui valoir un privilège en cas de nomination à un poste dans les établissements secondaires. Hélas! il n'en est rien. Vous vous souvenez de Figaro faisant au Comte Almaviva le récit de ses aventures? « On pense à moi pour une place, dit-il, mais par malheur j'y étais propre; il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint ».

En effet, la géographie joue trop souvent le rôle de bouche-trou. On nomme un maître de dessin ou de gymnastique. Comme il n'aurait pas suffisamment d'heures pour s'occuper, on ajoute vite à son programme deux heures de géographie! Vous pouvez juger du résultat.

Cela est si vrai que, pas plus tard l'an dernier, M. le D<sup>r</sup> Vosseler a pris l'initiative de soumettre, par notre intermédiaire, au Département de l'Instruction publique du Canton de Bâle-Ville les vœux suivants concernant l'enseignement de la géographie dans les établissements d'enseignement secondaire décernant la maturité:

- a) La géographie doit être étudiée dans les établissements d'enseignement secondaire sans interruption jusqu'à l'examen de maturité;
- b) La répartition des leçons de géographie doit à l'avenir tenir compte des titres obtenus dans cette branche par les professeurs qui l'enseignent;
- c) Dans les classes supérieures, l'enseignement doit être donné par des géographes de carrière.

Ce qui nous paraît, à nous, l'évidence même, est encore loin de trouver partout son application. Par conséquent le bon combat doit être poursuivi par nous jusqu'à la victoire suprême!

\* \* \*

J'en arrive enfin à mon troisième argument: *la méthode*.

Ici encore doit s'appliquer le principe « *Non multa, sed multum* » Il faut se garder des exagérations qui souvent ont rendu impopulaire, chez nombre d'élèves, la science que nous révérons, et par la faute de ceux qui l'enseignent. Gardons-nous comme la peste de l'aride nomenclature, des statistiques indigestes, désespérant inventaire des richesses de l'univers, pur exercice de mémoire, fastidieux et inutile, savoir livresque que condamnaient déjà nos vieux maîtres Rabelais et Montaigne, fléau pour l'élève comme pour le maître.

Ce qu'il nous faut, c'est une *école vivante*, « *eine lebendige Schule* », où une collaboration féconde s'établira entre maîtres et disciples. Ce qu'il faut éveiller c'est l'intérêt, la curiosité scientifique, l'esprit de recherche qui pousse l'élève à comprendre, à enrichir et à développer ses connaissances.

Pour arriver à ce résultat le maître dispose de nombreux auxiliaires. Citons d'abord *la carte* dont il ne faut se lasser de recommander et de contrôler l'emploi: L'élève doit s'habituer à ne pas laisser un seul fait géographique sans le situer, le localiser. *L'Atlas scolaire suisse* œuvre de notre distingué collègue, M. le D<sup>r</sup> Aeppli, membre d'honneur de notre société, est à cet égard notre vade-mecum le plus précieux. L'étude de la *carte murale* doit naturellement s'associer à celle de l'atlas. Elle permet de faire ressortir, en forçant l'attention des élèves de toute la classe, les contours (die horizontale Gliederung), puis les formes du relief (die Bodengestalt), ainsi que les divisions politiques et tous les faits se rapportant à la géographie humaine.

Pour soulager l'effort de mémoire chez nos élèves, il faut faire appel au raisonnement dans la mesure du possible. C'est ainsi qu'en utilisant les « *Notes d'analyse géographique* » rédigées par M. Emile

Chaix, père de notre collègue, Monsieur le Professeur André Chaix, il est possible de rechercher les conditions qui déterminent la valeur économique d'un pays. Pour ma part, j'en fais un fréquent usage.

Le *croquis* à main levée peut, à l'occasion, rendre de précieux services, mais, observe finement Gunther, dans le « *Manuel de pédagogie* » de Rein, pour être pratiqué avec fruit, il exige deux conditions: un maître expert en cartographie, et du temps. Faute de quoi, ce n'est qu'une amusette (eine Spielerei!).

Les exercices cartographiques ne doivent pas être ce qu'ils sont trop souvent, un supplément du cours de dessin. A mon avis, le croquis n'est qu'un moyen de démonstration pour le maître, et, dans certains cas, un moyen de contrôle vis-à-vis des élèves.

Pour gagner du temps, on peut utiliser avec fruit les *cartes dites muettes*, que les élèves complètent par un texte y relatif.

On me pardonnera de laisser de côté la question des *manuels* qui nous entraînerait trop loin. Laissez-moi toutefois rendre ici hommage à l'œuvre féconde de M. le Professeur William Rosier, que continue aujourd'hui notre distingué collègue, M. le Dr Biermann.

Mais l'étude de la carte et du livre, si nécessaire qu'elle soit, ne peut remplacer celle du terrain. C'est par *l'observation* directe que l'on acquiert cette intime connaissance de ce qui constitue l'objet même de notre science: la face de la terre « *Das Antlitz der Erde* ». Quelles belles leçons de choses il est facile d'organiser rien qu'en sortant de sa maison, de son village, de sa cité! Combien ne sommes-nous pas reconnaissants envers Monsieur le Professeur André Chaix qui, naguère, du sommet du Petit Salève, a fait revivre sous nos yeux les étapes de ce relief buriné par le Rhône et l'Arve. Au lieu de se confiner entre les quatre murs d'un collège, si bien outillé qu'il soit, on ne doit jamais hésiter d'entreprendre *une excursion* qui en apprendra plus à nos élèves sur les phénomènes d'érosion, par exemple, que toutes les expériences de laboratoire.

Suivant le précepte de Montaigne, le maître ne doit pas toutefois marquer toujours le pas devant les élèves. Il faut qu'il les laisse aussi « trotter devant lui », et c'est à l'initiative personnelle qu'il faut avoir recours dans la mesure du possible. C'est ce que notre collègue, M. le Dr. Flückiger, démontre fort bien dans l'opuscule dont j'ai déjà parlé. Au lieu d'une classe entière conduite par le maître, ce sont des groupes de deux ou trois jeunes filles qui se lancent à la découverte du monde, non pas au hasard, mais suivant un plan déterminé, assez élastique pour qu'il ne se transforme pas en une rebutante corvée. Il va sans dire que ces voyages de découverte ne peuvent guère s'exécuter que pendant les jours de congé et de vacances, et que, pour éviter une perte de temps trop considérable, il faut savoir à l'avance ce que l'on veut et jusqu'où l'on veut aller. Eveiller l'intérêt, tel est le grand problème. Il est plus facile d'y arriver quand on propose à l'élève l'étude de son lieu de naissance ou d'origine par exemple.

Un de mes collègues, professeur à Vallorbe, M. Mühlethaler, que connaissent les participants à notre excursion de Pentecôte en 1929, a obtenu de beaux résultats dans cette direction. Nous les avons entrevus dans les vitrines du collège, sous forme d'échantillons de roches, de dessins, de photographies, etc. accompagnés d'une notice succincte. Tout en approuvant cette méthode, je dois ajouter qu'elle s'appliquerait difficilement à une école spécialisée telle que celle où j'enseigne. Ici, c'est par *l'étude des produits commercçables* qu'il est possible de donner aux élèves cette impulsion vers des recherches personnelles. Une brochure de M. le Prof. Ch. Biermann, intitulée « *L'Economie actuelle est une économie destructive* », bien que publiée en 1919, suscite toujours chez nos étudiants un vif intérêt, parce qu'elle permet de suggestives comparaisons. Ce thème est inépuisable. M. Biermann serait bien avisé d'y donner une suite que nous souhaitons utiliser un jour.

Nos écoles suisses passent, depuis l'époque des Pestalozzi, des Fellenberg et des Père Girard, pour des modèles. Cela ne doit pas nous laisser croire qu'ailleurs on ne fasse rien. En visitant, l'an dernier, l'exposition de Liège, j'ai été émerveillé des travaux exécutés par les élèves d'un certain nombre de Lycées de jeunes gens et d'Athénées de jeunes filles, dans le domaine de la géographie. Ces travaux étaient l'application de la méthode que je viens d'esquisser. Ce qui m'a le plus frappé, à côté du mérite propre à chacune de ces monographies, c'est *l'amour* avec lequel elles paraissaient avoir été faites.

*Faire aimer la géographie* : voilà notre légitime ambition. Pour y arriver que de moyens ne possédons-nous pas encore ?

*Les lectures* d'abord. Quelle riche documentation ne nous apporte-t-elle pas ? Aujourd'hui que la terre entière est l'objet d'études toujours plus attentives, on n'a que l'embarras du choix pour faire lire ce qui doit compléter et illustrer les leçons. Et je ne pense pas ici à de savants comptes-rendus d'explorations scientifiques, le *roman* lui-même, oui, le roman servira à caractériser, à situer une région, à lui donner son ambiance, mieux que les plus profondes dissertations. Laissez-moi vous citer quelques exemples : Voulez-vous donner à vos élèves une idée des immenses forêts canadiennes et de la vie rude et sauvage du bûcheron franco-canadien, de l'interminable hiver et de ses dangers ? Lisez ou faites lire l'émouvant ouvrage de Louis Hémon « *Maria Chapdelaine* ». Vous voulez décrire les saisons de la région africaine intertropicale, les longues semaines de pluie qui confinent le noir dans sa hutte, ses idées, ses préoccupations, les conséquences de ses rapports toujours plus fréquents avec les blancs et enfin les aventures d'un « soldat de couleur » mêlé par hasard à la Grande Guerre ? Vous avez tout cela et bien d'autres choses encore dans l'opuscule des frères Tharaud : *La randonnée de Samba Diouf*. Un troisième exemple pour finir : *Les livres de la Jungle* de Rudyard Kipling ne font-ils pas connaître l'Inde des Anglais mieux que maints ouvrages plus

sérieux? Et tant d'autres auteurs que vous connaissez mieux que moi communiqueront aux élèves ce feu sacré qui ne s'éteindra qu'à la mort.

Les *projections lumineuses*, et même *l'épidiascope*, ont acquis droit de cité dans l'enseignement géographique actuel et personne ne peut contester leur grande valeur éducative. Je dirai plus: ces auxiliaires sont indispensables, à une double condition, c'est que dans le choix des clichés, ceux-là seuls soient utilisés qui « méritent une explication, supportent une description ou concourent à une démonstration ». Ces conditions se trouvent heureusement réalisées, il est superflu de le dire, dans les belles séries de diapositives éditées par notre société, sous la direction de M. le Dr. Letsch, et que nous ne saurions assez recommander à ceux qui en ignoreraient encore l'existence.

La seconde condition et, en cela, M. le Dr. Letsch lui-même ne me démentira pas, c'est que l'usage des projections soit strictement limité aux besoins de l'enseignement.

Il ne peut exister des « leçons de projections », pur oreiller de paresse d'élèves qui peuvent ainsi faire abstraction de tout effort physique et intellectuel.

Quant au *cinéma* appliqué à l'enseignement, je ne puis m'associer entièrement aux réserves formulées par M. le Dr. Letsch. Je veux dire par là qu'on ne peut résister à un courant aussi formidable. Tout ce qu'on peut faire, c'est de le canaliser. D'ailleurs le *film documentaire* a fait ses preuves et rien ne peut aujourd'hui le remplacer. Son seul danger est malheureusement de distraire l'élève sans utilité et de lui faire trop souvent négliger l'essentiel pour s'attacher au détail sans importance.

Ce qu'on peut reprocher encore au film tel qu'on le présente aujourd'hui, c'est de supprimer à peu près tout commentaire simultané. Or il faut de toute évidence que le film soit en rapport étroit avec l'objet de la leçon. Sans cela, au lieu d'une leçon illustrée, nous aurons une pure représentation cinématographique.

On ne saurait refuser toute valeur instructive à certains films sans but instructif ou éducatif, dont on me permettra de citer quelques-uns. Aucune projection lumineuse ne pourrait remplacer la vision intense de la brousse indochinoise que nous a donnée *Chang*. A la même catégorie peut se rattacher, quoique inférieur, *Simba le lion*. Avec *Nanouk l'Esquimau* nous apprenons à connaître les conditions d'existence humaine sous le cercle arctique. Tout récemment encore un de nos compatriotes, M. Lugeon, fils de l'éminent professeur lausannois, a rapporté de son séjour dans les Nouvelles Hébrides le film saisissant, sonore et parlant qu'il a intitulé *Chez les mangeurs d'hommes*. Malheureusement les installations spéciales, coûteuses et même dangereuses, font défaut dans la plupart de nos établissements. \*)

\*) Ajoutons à la liste le beau film récent: « L'Afrique vous parle ».

Bien que j'aie déjà abusé de votre patience, je dois faire au moins mention de la *visite aux musées* et spécialement aux musées d'ethnographie qui font l'orgueil de plusieurs de nos cités universitaires. Nous pouvons être fiers de voir rassemblés tant de documents précieux, mis à la disposition de l'éducateur digne de ce nom.

Un écrivain français dont la notoriété s'accroît de jour en jour, M. Duhamel, vient de s'aviser d'écrire une *Géographie cordiale de l'Europe*. Il faut bien l'avouer, cette géographie-là n'est encore qu'un rêve, un idéal à la réalisation duquel collabore activement Genève, par l'organe de la Société des Nations.

Félicitons-nous du moins de n'avoir pas à créer la *Géographie cordiale de la Suisse*, car elle existe depuis fort longtemps, et cette atmosphère de confraternité helvétique, nous la respirons avec délice dans ce pur joyau de notre patrie: Genève, la ville hospitalière qui nous reçoit aujourd'hui.

---

### Wilhelm Schüle.

Am 30. Januar 1931 ist in Münsingen infolge einer Herzkrankheit nach eben zurückgelegtem 60. Altersjahr Herr Wilhelm Schüle, gewesener Ingenieur der Eidg. Landestopographie, gestorben. Mit ihm ist eine fest umrissene und charaktvolle Persönlichkeit von uns geschieden, die im geistigen Leben der Schweiz, insbesondere der Stadt Bern, eine nicht unbedeutende Rolle gespielt hat. Dem Verstorbenen hat sowohl die Geographische Gesellschaft von Bern wie der Verband Schweizerischer Geographischer Gesellschaften viel zu verdanken; ausserdem hat er die geographische Wissenschaft durch mehrere vortreffliche Abhandlungen bereichert.

Geboren am 15. Januar 1871, trat W. Schüle als kaum Zwanzigjähriger schon im Jahre 1890 in den Dienst der Gotthardbahn ein und kam ein Jahr später an das Eidgenössische Geniebureau. 1892 setzte er seine geodätischen Studien am Polytechnikum Zürich fort. Im April 1895 erfolgte sein Eintritt in die Eidg. Landestopographie, wo er zuerst die Stellung eines Topograph-Ingenieurs bekleidete, dann zum technischen Sekretär und endlich zum Abteilungschef für Kartographie aufrückte. Seit 1897 gehörte er der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft an; sein spezielles Wissensgebiet war Geophysik; er zählte ferner zu den Gründern der Sektion für Geographie und Kartographie.

Ingenieur W. Schüle besass eine gründliche und allseitige Bildung und verfügte über ein umfangreiches Wissen. Neben dem seinem Beruf entsprechenden Wissenszweigen pflegte er vor allem die Geographie, und zwar nicht nur die allgemeine physikalische, sondern auch die politische Geographie. Seine Kenntnisse auf diesen Gebieten wurden denn auch von Fachgenossen und Behörden vorbehaltlos gewürdigt. Vom Bundesrat wurde er seinerzeit beauftragt, zusammen mit Prof.